

OSTIA ANTICA OU LA VILLE FOSSILISEE

Il faut, cette année, se rendre à la Biennale. Cette messe de l'avant-garde fut, il y a deux ans, fort ennuieuse. Elle est, aujourd'hui, passionnante. Il est difficile sinon impossible, de rendre compte du fouillis créateur et merveilleusement vivant qui y règne. Dans ce foisonnement, tout n'est pas égal. Il est des œuvres qui laissent perplexes ; d'autres qui portent à rêver. Une surtout, dont je voudrais parler ici.

Les ruines d'Ostie, port de la Rome antique, à l'embouchure du Tibre, face à la mer, vous connaissez ? Elles sont là, dans une grande salle, miniaturisées avec une attention soignée et un soin méticuleux du détail. Une maquette, en quelque sorte, mais qui donne ét-

rangement le sentiment de la grandeur. La contradiction saute aux yeux : c'est par son gigantisme que ce modèle réduit fascine. Cette reconstruction quelque peu visionnaire occupe une surface d'environ douze mètres sur six. Elle se compose de 288 dalles carrées, toutes de terre cuite, couleur de brique. Il a fallu deux mois d'observations, trois ans de patience pour venir à bout de ce travail si superbement inutile. Les auteurs ? Un couple, Anne et Patrick Poirier, uni à ce point qu'il est impossible de distinguer l'apport de l'un ou de l'autre. Œuvre anonyme, où la personnalité du créateur s'efface devant l'universalité de son rêve. Chacun doit entendre le langage de ces ruines.

UNE VILLE MORTE

Que disent-elles ? L'immobilité du passé, le silence et la mort. « A Ostie, ont noté Anne et Patrick durant leurs longues marches dans cette poussière de pierres, les sépultures étaient placées des deux côtés des grands chemins, et l'on arrivait à la demeure des vivants qu'après avoir traversé celles des morts. » Cette ville écroulée, désertée, qu'on croirait retournée à la terre, est un peu l'antichambre de la mort. Elle agonise lentement, sur le rythme interminable des métamorphoses du minéral. Car depuis des siècles déjà, le règne végétal s'est enfui. Seules quelques feuilles mortes, amoureusement recueillies et glissées dans un herbier, comme dans un bréviaire, témoignent de cette nature absente.

Ostie, c'est ce moutonnement de pierre et de terre, teinté de rouge, roux, brunâtre, où l'on prendrait l'amoncellement des briques pour une boursouflure du terrain et la géographie du sol pour une

ville antique. De cette cité, on peut affirmer ce qu'il est dit de l'homme : qu'il retournera un jour à sa poussière native. Car les villes ont une vie secrète ? Aussi, les villes meurent, mais avec lenteur, noyées imperceptiblement sous le sol qui s'élève comme passe le temps. Pompei, surpris par la violence de la lave, fut assassinée en un instant ; le déclin d'Ostie s'étira sur des siècles. Sur la rive du Tibre, le port s'ensablait interminablement. Le commerce s'épuisait. Les rues se dépeuplaient et leurs des- sins aujourd'hui, n'a pas fini de s'effacer. L'Ostie d'Anne et Patrick dit cette agonie. Reconstitution infidèle, ville fantôme, microcosme imaginaire, elle a sa place sur la frontière indistincte de la mémoire et de l'oubli. Le rivage des Syrtés n'est pas loin. Des hommes de jadis elle ne conserva la trace que par l'usure des marches qui conduisaient au temple. Ici, tout est signe vers le passé et vers l'absence.

VUE DES HAUTEURS

A Pompei comme à Herculaneum il suffit de peu d'imagination pour sauter à reculons dans l'Histoire. Là, le décor est intact et concourt à l'illusion. A Ostie, il n'est pas de demeure qui ne soit effondrée. On n'y voit que des murs vacillants qui dessinent le tracé de la place, de la rue, de la résidence. Ostie n'est plus aujourd'hui que le plan de la ville qu'elle était autrefois. Et c'est pourquoi Anne et Patrick ont ébauché ce plan avec une application naïve, et l'ont affiché face à leur œuvre. Au mur, l'épure géométrique de la ville ; au sol, sa réalisation écroulée. L'une et l'autre se répondent : ces ruines ne sont plus qu'une ville abstraite, le diagramme, le schéma d'une cité.

Les romantiques étaient sensibles à la poésie des ruines ; elles étaient pour eux les vestiges pittoresques d'un temps révolu. Pour Anne et Patrick au contraire, les ruines, en se dépouillant de leurs particularités, s'universalisent et pénètrent dans l'éternité. Cette vue mathématique, curieusement intemporelle, nous la connaissons bien ; elle

nous est révélée par le hublot des avions quand les hommes, minuscules fourmis, deviennent indiscernables, et leurs cités poussières de toits, déploient le dédale de ses rues. C'est de cette hauteur qu'Anne et Patrick ont contemplé Ostie. Sur ces altitudes vertigineuses, ni l'agitation ni la rumeur du monde ne sont perceptibles. C'est par son silence et son immobilité que cette œuvre fascine. A la fin de son « Livre », Proust compare le temps passé à d'immenses échasses sur la cime desquelles les hommes s'efforcent de conserver un fragile équilibre. C'est sur le sommet de plusieurs siècles qu'Anne et Patrick ont pu lancer ce regard vertical et plongeant. Archéologues, ils le sont par cette passion de scruter les abîmes du Temps. La terre, ses couches géologiques, les ruines qui s'y trouvent enfouies sont des secrets qu'il faut ravir, tel le psychanalyste une enfance oubliée et archaïque. L'œuvre d'Anne et Patrick est la psychanalyse de nos villes. Vues de si haut, elles se ressemblent toutes. Monotones et abstraites comme les ruines d'Ostie, elles alignent les murs qui se parent juxtaposent indéfiniment les cases où s'abrite notre solitude. Cette cité antique est l'inconscient des métropoles modernes. Emportée par le vent et réduite en poussière, elle est encore l'image de leur vanité.

Jacques DARRIULAT